

SHIMABUKU, DES MACHINES À DONNER DU TEMPS

L'exposition qui se tient actuellement au Crédac à Ivry-sur-Seine, « Pour les pieuvres, les singes et les Hommes », dresse un panorama de l'œuvre de Shimabuku depuis le début des années 1990.

IVRY-SUR-SEINE. La première problématique à laquelle on pense devant l'œuvre de Shimabuku est celle de l'*Umwelt* (« environnement », « monde ») qui hante nos lectures du contemporain. Qu'on la prenne chez Jakob von Uexküll ou chez Tim Ingold, elle revient à interroger la naissance du sens dans le vivant : animaux, plantes, humains. « *Quel type de signification peut-il exister en l'absence de représentation symbolique* » chez les animaux non humains ? demande notamment Ingold. De là, que pouvons-nous apprendre de la formation de notre propre « monde » humain, quelles rétroactions s'opèrent entre nos sens et l'environnement ? Une réflexion qui ouvre naturellement à envisager une signification en dehors de l'homme.

VOYAGE

Ce type de lecture pourrait convenir, par exemple, à la vidéo *The Snow Monkeys of Texas: Do snow monkeys remember snow mountains?* (2016), qui se présente comme une expérience sur la genèse du sens dans un environnement inconnu. L'artiste japonais a découvert au Texas des « singes des neiges », descendants des singes des montagnes de Kyoto. Ces animaux n'ont jamais vu la neige, mais en ont-ils un souvenir – en quelque sorte – génétique ? Pour le savoir, Shimabuku leur apporte de la neige (en réalité de la glace pilée sortie d'un distributeur de soda) et filme leurs réactions : d'abord curieux ou inquiets, les primates piochent dans le tas puis, après avoir considéré et reniflé la chose blanche et glacée dans leurs mains, ils finissent par la goûter. L'œuvre ne répond évidemment pas à la question qu'elle pose, d'autant que Shimabuku a volontairement saboté sa pseudo-expérience en substituant de la glace pilée industrielle à la neige naturelle... Ailleurs, on le voit transporter un poulpe pêché à Akashi dans un sac rempli d'eau et lui faire « visiter » Tokyo avant de le relâcher dans la mer (*Then, I Decided to Give a Tour of Tokyo to the Octopus from Akashi*, 2000). Qu'est-ce que le poulpe a « compris » de ce qu'il a vu ? s'interroge l'artiste. Va-t-il raconter son voyage aux autres poulpes au fond de l'Océan ? Ces questions sont posées sur un mode à la fois poétique et humoristique, qui contraste, par exemple, avec le sérieux d'un Philippe Parreno sur les mêmes questions anthropologiques et le même animal (*Anywhen*, 2017).

Shimabuku, *Sculpture pour pieuvres: à la recherche de leurs couleurs favorites*, 2010, perles de verre artisanales.

© Shimabuku, galerie Air de Paris



Depuis toujours chez Shimabuku, le lieu de rencontre entre l'homme et son environnement est le voyage : *I'm Traveling with 165-Metre Mermaid* (1998), *Cucumber Journey* (2000) ou encore *Sunrise at Mt. Artsonje* (2007). L'artiste emporte un objet avec lui et apprend, chemin faisant, par l'échange et le partage, à s'en servir et à le faire servir : il demande ainsi aux gens qu'il croise durant son voyage d'enrichir l'histoire d'une sirène ou bien il apprend à préparer des cornichons. De même, les dix textes exposés de *With Octopus* (1990-2000) racontent – entre autres – comment Shimabuku apprend à soigner ses poulpes voyageurs pour éviter qu'ils ne meurent en route. Dans d'autres œuvres, il

partage un mets qu'il a fabriqué. Et à Ivry, le soir du vernissage de l'exposition, l'artiste a offert « *un dahlia rouge aux habitants de l'immeuble d'en face. Il souhait[ait] que ceux-ci puissent célébrer cet événement en disposant la fleur à leur fenêtre, et les invit[ait] chaleureusement à venir partager cette soirée.* »

TEMPS

Par-delà le cliché de l'art relationnel, on se prend à penser que le voyage est aussi et surtout une forme du temps : le temps que quelque chose advienne, qu'une connaissance ou une rencontre se fasse. Ou, plus précisément encore, à travers la question du temps, l'œuvre de Shimabuku travaille sans

doute celle de la mémoire. Une de ses variations sur le voyage et l'animal est exemplaire de cette préoccupation : *Sunrise at Mt. Artsonje*, vidéo où l'on voit l'artiste, perché au lever du jour sur un immeuble de Séoul, utiliser un poisson sabre pour envoyer des signaux lumineux aux Sud-Coréens. Japon et Corée ne cuisinent pas le poisson de la même façon, précise-t-il, et l'œuvre est un essai « *pour créer le premier "langage" partagé par les deux pays, certes primitif mais équitable et égalitaire* ». Ce voyage du poisson sur le toit de l'immeuble est un travail sur l'histoire des deux pays ennemis. Une tentative de « soin » ou de « reconstruction » typique de la démarche de Shimabuku, comme



Shimabuku, *Ériger*, 2017, film digital, couleur, son, 5'53", boucle.
© Shimabuku, galerie Air de Paris

le note Claire Le Restif, directrice du Crédac et commissaire de l'exposition. Ce qu'illustrent en particulier *Erect et Erect (Ivry)* (2017), deux œuvres qui transforment des éléments détruits (une plage japonaise victime du tsunami et deux maisons ivryennes) en paysages à nouveau « debout ». Le « soin » du temps ne consiste évidemment pas à revenir en arrière, mais à construire du neuf, à poursuivre le voyage. D'une certaine façon, de nombreuses pièces présentées ici sont des machines à donner du temps : *Something that Floats/Something that Sinks* (2010), objet de contemplation, ou le remix des œuvres pour pieuvres par deux chanteurs de rue brésiliens en 2011, qui érige Shimabuku au rang de mythe dérisoire – et lui procure une éternité passagère.

Ce temps est un dépôt dans la mémoire des êtres ou des corps, voire des gènes, un feuilleté mémoriel. Shimabuku a réalisé en 1992 une exposition à l'attention des singes : une photographie montre les bestioles qui regardent et manipulent les objets exposés. En 2010, la vitrine de billes en verre artisanales *Sculpture for Octopuses: Exploring for Their Favorite Colors* questionne quant à elle l'habitude qu'ont les poulpes de ramasser des pierres au fond de l'eau : « *Quand une pieuvre trouve un de ces morceaux de verre colorés sur le fond marin, le regarde-t-elle avec ses pupilles de chat ? [...] Sur les vastes étendues des fonds marins, un petit bout de verre peut-il lier un homme et une pieuvre ?* » Le lien est un élan vital, esthétique, éventuellement un geste archaïque, qui traverse les âges et les espèces : hommes, singes, poulpes, nous aimons les cailloux colorés. Mais cette hypothèse poétique d'une unité de l'*arkhè*, on l'a dit, prête également à sourire : ainsi, *Oldest and Newest Tools of Human Beings* (2016), présenté à la dernière Biennale de Venise, met malicieusement en regard l'évolution des silex préhistoriques taillés avec celle des modèles... d'iPhone.

ÉRIC LORET

« Shimabuku. Pour les pieuvres, les singes et les Hommes », Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, credac.fr, 1, place Pierre-Gosnat, 94200 Ivry-sur-Seine, 14 septembre-16 décembre 2018